

La crise des savoirs revisitée  
The Knowledge Crisis Revisited  
La crisis del conocimiento revisitada

Marcel Rafie

Numéro 17 (57), printemps 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1034377ar>  
DOI : <https://doi.org/10.7202/1034377ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (imprimé)  
2369-6400 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rafie, M. (1987). La crise des savoirs revisitée. *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (17), 153–159. <https://doi.org/10.7202/1034377ar>

Résumé de l'article

L'auteur revient sur le dossier monté par la *Revue internationale d'action communautaire*, dans son numéro 15/55 du printemps 1986, sur les « savoirs en crise ». Il en relève les thèmes les plus récurrents et tente de montrer que, malgré l'éclatement des formes de connaissance, malgré les explorations poussées dans les directions les plus diverses, ces thèmes renvoient à quelques traits fondamentaux qui dessinent une figure cohérente et partiellement... familière. La double occurrence actuelle de l'indéterminisme et du retour du sujet semble constituer un moment banal d'une histoire des sciences sociales qui n'a cessé d'être travaillée, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, par le débat classique entre positivistes et humanistes. Et, de fait, nombre d'approches esquissées dans le dossier (compréhension, intersubjectivité, quête des significations vécues) renvoient à des thèmes inaugurés voilà plus d'un siècle par l'école historique allemande. Il est donc regrettable qu'on ne soit pas allé aux sources de l'herméneutique compréhensive : à ignorer l'histoire (des sciences), on prend le risque de bégayer ses concepts. Par ailleurs une dimension incontestablement nouvelle apparaît dans le paysage actuel des sciences sociales : les sciences naturelles ont perdu leurs prestiges, n'apparaissant plus ni comme modèle obligé ni comme repoussoir. L'occasion est d'autant plus propice à une collaboration sans complexe que des problèmes similaires se posent ici et là. N'est-ce pas le caractère effervescent, aléatoire et imprévisible de la socialité qui commande les approches par la description et le récit ? Et n'est-ce pas l'irréversible et l'aléatoire que tentent de penser certains paradigmes nouveaux en sciences naturelles, comme la thermodynamique des systèmes de non-équilibre ? Tels sont, parmi d'autres, quelques pistes et prolongements que pourrait éventuellement prendre un « Savoirs en crise II » que l'auteur appelle de ses vœux.

# La crise des savoirs revisitée

M. Rafie

« Puisque nous disposons de la carte, pourquoi nous encombrer du réel ? »

A. Médam

« La géographie (n'est pas) le paysage où nous avons d'abord appris ce que c'est qu'une forêt, une prairie ou une rivière. »

M. Merleau-Ponty

Remarquable, le dossier monté par la *Revue internationale d'action communautaire* dans son numéro du printemps 1986 sur la crise des savoirs, la plus étoffée à mon sens, et la plus « construite » de la dizaine d'entreprises similaires portant, depuis la fin des années soixante-dix, sur les avatars des sciences humaines<sup>1</sup>. Car c'est toujours cette région du savoir qui est en cause, les crises des sciences de la nature apparaissant à la limite, par un étrange privilège, comme un gage de leur dynamisme : ici, pas d'états d'âme chez les praticiens, pas de « détresse épistémologique ». « Le heurt des doctrines, comme dit Whi-

thead, n'(y) est pas désastre, mais chance à saisir ».

Les « bilans et perspectives », on peut les aimer vastes et « panoramiques », visant (au prix d'une rapidité de l'analyse) à n'ignorer ni auteur ni thème significatifs ; ou « pointus », approfondissant telle dimension particulière du problème traité (par exemple les méthodes, ou les théories). Pour illustrer cette double polarité, on peut citer d'une part le numéro spécial du *Magazine littéraire* intitulé « Sciences humaines : la crise » (200-201, novembre 1983), où un topo est consacré à chacune des sciences humaines et où sont passés en revue la centaine de « penseurs, intellectuels et chercheurs qui comptent le plus » (sic) ; de l'autre, on peut rappeler le numéro thématique de *Sociologie et société* intitulé « La sociologie : une question de méthode(s) ? », consacré aux alternatives méthodologiques (14, 1, avril 1982). Le fameux rapport Godelier, *Les Sciences de l'homme et de la société* (1982), qui promettait d'être

à la fois vaste tableau et diagnostic fondamental, s'est concentré en définitive sur les défaillances des institutions de recherche.

L'intérêt particulier du dossier de la RIAC est d'être à la fois centré, comme de raison, sur les problèmes de l'intervention, diversifié dans ses thèmes et solidement engagé dans l'incontournable question épistémologique de fond : la scientificité des sciences sociales. Les contributions, riches et approfondies, sont distribuées sur quatre registres organiquement liés : l'épuisement des savoirs établis, l'incidence des savoirs d'une part sur l'action et de l'autre sur les divers pouvoirs, et enfin l'examen de formes alternatives de production de connaissances. Deux articles me paraissent devoir être signalés d'emblée car donnant le ton — par leur écriture même et leur mode d'exposition — à l'ensemble du volume, dont l'intention maîtresse est le défrichage de voies nouvelles. La « Note irrévérencieuse » de G. Ménard est une véritable

déambulation intellectuelle et... géographique, conduisant le lecteur de Montréal à l'Italie profonde en passant par Ottawa, l'ethno-musicologie, le jogging, l'Inquisition et j'en passe. L'objet de ce « parcours », fait d'humeur et d'humour, est de mettre en cause la « monumentalité » des mises en forme des sciences sociales, condamnées à passer à « côté de la subtilité d'un rythme de plainte, la nuance d'une couleur de voix ou la délinquance d'une fausse note ». Et d'en appeler à un savoir (poétique ?) fait d'empoignades avec le réel et de « corps à corps de la présence ». À l'exemple des récits de vie chantés de Giovanna Marini.

C'est également à un corps à corps, et de nature périlleuse, qu'invite A. Médam dans « Des grilles et des vies ». À la démarche olympienne et unificatrice des prosélytes de la grille omnisciente, qui de leur position de surplomb ensèrent dans leurs filets théoriques tout ce qui vit et qui bouge, il veut substituer l'implication à mains nues dans l'ambivalence bigarrée et mouvante du réel. Il faut, pour ce faire, se départir des raisons théoriques, qui n'ont construit leur objet que pour l'arraisonner et se conforter elles-mêmes ; se livrer plutôt corps et biens à cet objet imprévisible. « Démarche hasardée d'une recherche qui se cherche. » Opération risquée, car sans balises : « il faut prendre le risque de la corne du taureau ». Médam emprunte l'image

à Leiris : de la production de connaissance comme taumachie. Mais alors il n'y a plus d'explication qui tienne ; seule une *explicitation* de la prise de risque, une mise au jour des difficultés et des incompréhensions à valeur heuristique.

S'il convient de redire les qualités et le type d'écriture de ces deux articles, c'est moins pour souligner une dimension esthétique que pour marquer une inflexion heuristique, une singularité dans la rhétorique dite savante : délaissant les procédés canoniques de la démonstration, c'est par la métaphore et le récit qu'on a cherché à persuader. Et l'on voit d'emblée que toute réfutation du genre : « quelle est votre méthodologie ? est-elle éprouvée ? » est inopérante. Car ici le langage a cherché à épouser les contours de l'objet. C'est la socialité envisagée sous l'angle de ses richesses et de ses aléas qui appelait ce mode de traitement. À cet égard j'aime à évoquer la réponse que donnait sans ambages Léon Bernier, lors d'un récent colloque centré sur les récits de vie<sup>2</sup>, à une question portant sur la scientificité de ces pratiques : « Cette question ne m'intéresse plus, dit-il ; je me considère désormais comme un chercheur et un écrivain » (voir aussi Bernier et Perreault, 1986).

L'affirmation du littéraire dans l'ordre du savoir est concomitante des difficultés (ou de l'impuissance ?) des théories et méthodes pourtant éprouvées à dire valablement cet objet irréductible et têtue qu'est la socialité : réalité effervescente, multidimensionnelle, aléatoire. Les auteurs du volume, qui la placent au cœur de leur diagnostic sur la crise, semblent la tenir pour l'« anomalie » qui a secoué les paradigmes prévalents. La plupart des thèmes l'évoquent. Je voudrais dans ce qui suit relever les plus récurrents de ces thèmes et montrer que, malgré l'éclatement des formes de connaissance, malgré les explorations poussées dans les directions

les plus diverses, ils renvoient à quelques traits fondamentaux qui dessinent et annoncent une figure assez cohérente et peut-être, ma foi, plutôt... familière des savoirs alternatifs. Ce qui n'ira pas sans poser un problème, disons, d'histoire des sciences.

### L'épuisement des paradigmes

Un double repoussoir semble aiguiller les recherches actuelles. D'une part les grandes théories, de l'autre la « quantophrénie », le culte des « datas, archives, computers » comme l'appelait Bourdieu. Ce qui est intéressant et nouveau, c'est que la théorie forte (par exemple les divers structuralismes, le marxisme orthodoxe), qui voilà une vingtaine d'années se voulait et passait pour être l'antidote de l'empirisme épris de statistiques et de troisièmes décimales, se trouve aujourd'hui — à tort ou à raison — à lui être associée, comme l'autre face d'un même projet positiviste : rationalité théorique ici, rationalité instrumentale là (ou pseudo-rationalité, mais qu'importe). C'est peut-être le signe des crises majeures que les options alternatives d'hier, par une malicieuse ruse de l'histoire, livrent aujourd'hui la conjugaison de leurs effets, sinon leurs collusions. Car si la grande théorie « préconstruit » son objet, il n'en va pas autrement du questionnaire d'enquête, qui somme le répondant de faire approcher au plus près ses réponses des attitudes, opinions, etc., qui lui sont proposées. Ici et là la réalité est forcée. Au nom de la raison, dites-vous ? On comprend alors qu'elle soit tenue par d'aucuns pour une sorte d'instrument contondant (du moins sous sa forme de concept : Michel Serres) et que les postmodernes en appellent à une « pensée faible ». Et que soient définitivement discrédités l'illusion de la rigueur, le mythe de l'objectivité, et simultanément l'illusion de la puissance critique dont se croyait nantie la grande théorie face aux idéolo-

gies et face précisément à la mythologie empiriste considérée comme avatar idéologique.

Du coup la « pureté » disciplinaire se brouille et les objets se recomposent. Dans le même temps qu'il se fait inter- ou transdisciplinaire, le regard se porte sur des objets moins « solides ». À rebours de la leçon durkheimienne, c'est le quotidien, l'imaginaire social, la théâtralité qui intéressent, et non plus les institutions et appareils. Le micro-social retrouve ses droits dans sa pleine concrétude vécue. Le vieux souhait de J. Monnerot, « Les faits sociaux ne sont pas des choses », trouverait enfin ses voies de réalisation ? Ce principe voulait, comme chez Durkheim mais en sens inverse, modifier tout à la fois l'objet et le regard sur l'objet. Si ce dernier renvoie à des « significations vécues », l'attitude du « scientifique » ne saurait être de distanciation, d'extériorité et de généralisation, mais de présence et d'écoute. C'est ainsi que J. I. de Neufville invite les planificateurs à la pratique phénoménologique, soit « la compréhension des phénomènes particuliers tels qu'ils se présentent, c'est-à-dire selon les termes et les contextes qui leur sont propres ». Approche « holistique », qualitative, herméneutique. C'est le sens des conduites qui doit être saisi ; la neutralité axiologique n'est par conséquent pas de mise ici : « Le chercheur doit se servir de ses propres capacités subjectives pour se mettre à la place des autres afin de découvrir et d'interpréter leurs comportements ».

Ce rapport à l'autre, L. Racine et G. Renaud le spécifient de manière intéressante et inusitée. Ils rejettent, bien sûr, l'explication causale pour l'approche compréhensive, mais celle-ci ne doit pas être entendue comme une « saisie intuitive des motifs » de l'autre. Car, d'une part, cette opération serait comme un causalisme à rebours, une forme téléologique du déter-

minisme ; d'autre part il n'y a aucune raison de penser que le sens ou les motifs que j'impute à l'autre soient plus vrais que ceux que lui-même donne à ses gestes. La sympathie ou l'« empathie » ne changent ici rien à l'affaire. De la compréhension, les auteurs retiennent cependant « le lien qu'établit l'agent entre ses motifs, ses aspirations et sa conduite », lien qu'il s'agit uniquement de consigner et non d'interpréter. Voilà pourquoi ils préfèrent parler de « description », de quelque chose comme le degré zéro de la théorie, approche du reste relativiste et a-critique.

Et l'on voit que les méthodes, naguère canoniques, deviennent « tolérantes » : ainsi en va-t-il des récits de vie, de l'ethnométhodologie, des diverses formes de recherche-action, de l'interactionnisme, etc. Mais peut-on encore parler de méthode dans le sens technique du terme ? D. Bertaux tient par exemple ses recueils de récits de vie pour autre chose qu'une technique nouvelle (voir entre autres Bertaux, 1980). C'est une « approche nouvelle qui engage de proche en proche une remise en cause de tous les aspects de la sociologie ». Il y a donc rejet de ce qui peut être réduit à une pure instrumentalité. Ce qui est prôné, en revanche, c'est l'engagement du chercheur dans une expérience ouverte où il est d'emblée entendu que les agents et les groupes génèrent une pensée et une culture porteuses d'une épistémologie alternative pleinement recevable.

Beaucoup d'autres thèmes mériteraient d'être relevés : les transformations du statut des chercheurs, les incidences des nouveaux modes de connaissance sur l'intervention sociale, sur les pratiques planificatrices et sur les divers pouvoirs, tout comme mériteraient d'être reprises et questionnées certaines pratiques de terrain. Car les pistes sont nombreuses, variées et riches. Je voudrais essayer plutôt, m'en tenant au

seul plan épistémologique, et cela sans aucune intention réductrice, de cerner quelques idées-forces qui pourraient constituer le fondement de ces explorations. Seraient ainsi mises au jour non seulement les prémisses, tacites ou explicites, des auteurs, mais aussi la nouvelle philosophie de la connaissance qui sous-tend les modifications survenues dans le champ du savoir ; car je tiens ce volume pour un outil prospectif et tout à la fois pour un portrait valable de l'état actuel du champ.

### Où le sujet perd ses complexes

« La rupture avec le positivisme semble à ce stade irréversible », annonçait la présentation. J'ai déjà dit le rejet du théoricisme et de la « quantophrénie », double figure actuelle du positivisme, récusés car « tordant le cou » aux faits. Ceux-ci apparaissent désormais comme réfractaires aux lois ; ils résistent aux explications causales. La prévision rationnelle, ou prévision des effets à partir des causes, devient impossible, car il n'existe pas un ordre quelconque garantissant le déroulement normé des phénomènes. C'est en somme le déterminisme, principe fondateur de la physique classique mais aussi — car où aurait-on pris un autre modèle ? — de la sociologie académique apparue à la fin du siècle dernier, qui fait désormais défaut.

Concomitamment à cette défection le sujet (individuel ou collectif) perd ses complexes et retrouve une pleine autonomie épistémologique. Pour faire de l'étude du social une science exacte, on avait « assujéti » le sujet (Althusser), on l'avait vidé « de toute capacité d'initiative imprévisible, de toute capacité de conscience et de volonté d'action sur le socio-culturel » (Bertaux), tenu prisonnier dans les mailles d'un croisement de déterminismes : économiques, culturels, psychanalytiques, etc. Son inconscient était « struc-

156

turé comme un langage » (Lacan). Tout ce qu'il pouvait dire de lui-même relevait d'une mauvaise familiarité, d'une « illusion de la transparence » (Bourdieu). Le voilà désormais maître de ses oeuvres et reconnu comme étant au fondement de ses conduites. En effet,

Il n'y a pas de lois à découvrir, car l'histoire humaine n'est pas affaire de déterminismes, elle n'obéit pas à des lois immanentes, elle n'est pas prédéterminée ; à ses déterminations partielles se superposent, sous l'effet des contradictions entre systèmes de déterminations, la « praxis » (Bertaux, 1985 : 274).

Libéré du soupçon qui pesait sur lui, le sujet sera désormais, et pleinement, ce qu'il pense, dit et fait. Le voilà acteur social, c'est-à-dire fondateur de ses conduites et détenteur du principe, du sens de celles-ci. Est-il dans le vrai lorsqu'il lie tel comportement à telle signification ? Qu'importe : c'est sa vérité. Comportement et signification constituent un ensemble à recueillir auprès du sujet (re)devenu l'informateur privilégié sur lui-même. Et son message ne sera pas « traité » et rangé dans des catégories préétablies par une rationalité abstraite ou instrumentale : il sera simplement reçu par une intelligence et une sensibilité prêtes à l'accueillir. La « compréhension » est à ce prix. F. Ferrarotti (1979), praticien des récits de vie, pousse le paradoxe — où ne le suit pas D. Bertaux — jusqu'à affirmer que plus une connaissance sociologique est objec-

tive, plus elle est objective (entendons fidèle à la réalité du sujet). C'est dire que la connaissance est une dialectique intersubjective : sans implication, pas de connaissance.

Dira-t-on que ce retour du sujet marque la résurgence de l'humanisme d'hier tant décrié ? Je pense qu'il s'agit de tout autre chose. Nulle part, au chapitre des motifs ou principes invoqués, je n'ai vu quelque auteur en appeler à une essence quelconque de « l'homme ». Des références à l'éthique existent, certes, mais la récusation du causalisme et du scientisme se fonde sur tout autre chose qu'une métaphysique de la conscience ou de la liberté. Ce qui dans l'objet commande les nouvelles approches c'est simplement le divers, l'imprévisible, l'aléatoire. Je tiens ce positionnement de l'objet social pour nouveau et original. Il est vrai, par contre, que nombre des traits esquissés ici et que les débats qu'ils illustrent apparaissent plutôt comme des variations sur des thèmes connus que comme des innovations. Mais faut-il s'en étonner ?

L'épistémologie des sciences de l'homme n'a cessé depuis le XIX<sup>e</sup> siècle de se situer à l'intérieur de ce vieux débat, introduit par l'école historique allemande, entre les « sciences de la nature » et les « sciences de l'esprit ». Les tenants positivistes d'un alignement pur et simple des sciences humaines sur les modèles naturalistes font face aux défenseurs d'une thématique humaniste centrée sur des thèmes comme l'esprit, la conscience, la liberté, la finalité, les valeurs... C'est l'opposition devenue rituelle entre l'« explication », approche objectiviste visant à dégager les lois causales qui régissent les phénomènes, et la « compréhension », ou saisie subjectiviste, « du dedans », des conduites individuelles ou collectives, par l'intermédiaire des valeurs, des significations, du sens vécu. Hayek (1953 : 3) illustre bien cette

opposition lorsqu'il affirme que les faits sociaux diffèrent « des faits des sciences physiques parce qu'ils sont des croyances ou des opinions individuelles » et, par suite, « ne doivent pas être définis d'après ce que nous pourrions découvrir à leur sujet par les méthodes objectives de la science mais d'après ce que la personne qui agit pense à leur sujet ». Posé dans les termes antinomiques de la « compréhension » et de l'« explication » ce débat condamnait les sciences de l'homme à être des sciences comme les autres ou à se disqualifier comme sciences et, corollairement, à ne pouvoir sauver la spécificité de leur objet qu'au prix d'un renoncement à la scientificité.

### Aux sources de l'herméneutique compréhensive

Il me paraît opportun, allant aux sources de l'herméneutique compréhensive, d'explorer les positions maîtresses, dans ce débat, de l'inspirateur principal de l'école historique allemande, W. Dilthey, telles qu'elles sont consignées dans sa fameuse *Introduction à l'étude des sciences humaines* parue voilà plus de cent ans (Dilthey, éd. 1942). La parenté avec les thèmes actuels apparaîtra à l'évidence.

Il faut, dit Dilthey (p. 141), prendre le contre-pied des méthodes (positives) d'un Mill et d'un Buckle, qui abordent les sciences humaines, pour ainsi dire de l'extérieur ; il est nécessaire de fonder ces sciences sur une théorie de la connaissance, de légitimer et d'étayer l'indépendance de leur formation, de même que d'écarter définitivement la subordination de leurs principes et de leurs méthodes à ceux des sciences naturelles.

Alors que les sciences de la nature sont des sciences objectives, dont la tâche est de déterminer la matérialité des faits, les sciences de l'esprit se présentent comme des sciences expressives, qui ont un objet autonome distinct dont elles se proposent de déceler et d'inter-

préter la marque partout où elle s'affirme : « Le problème est de constituer en un tout indépendant, les sciences humaines » (Dilthey, 1942 : 18). Ce tout, c'est l'homme : « les expériences de l'humanité forment, en tant qu'individuation déterminée de l'univers, un tout fermé, autonome et qui se suffit à lui-même » (Dilthey, 1947 : 10). « Mais il faut surtout mettre en évidence dans toutes les manifestations humaines, y compris celles de l'intelligence, la totalité de la vie psychique, l'action de l'homme tout entier, avec sa volonté, sa sensibilité et son imagination » (Dilthey, 1947 : 17). On voit que, pour Dilthey, l'idée fondamentale est ici celle d'une totalité que constituerait la réalité spécifiquement humaine. Cette spécificité de l'Homme repose sur le fait de la « conscience », comme unité qui organise et détermine l'agir humain. Dès lors, la méthode que commande cet objet nouveau est radicalement distincte de celle des sciences de la nature.

En effet, sciences de la nature et sciences humaines sont, pour ce qui est de leur rapport à leur objet, aux antipodes l'une de l'autre. Dans un cas le rapport est médiat, dans l'autre immédiat : « L'unité qui constitue l'élément des formes sociales les plus compliquées est une donnée immédiate de notre intelligence tandis que les sciences naturelles ont besoin de lutter pour découvrir l'élément dont elles traitent (Dilthey, 1942 : 44). D'où la méthode compréhensive propre aux sciences humaines, méthode fondée sur la possibilité d'une saisie du dedans, du fait de conscience (p. 53) :

Les faits sociaux nous sont compréhensibles, si l'on peut dire, du dedans ; en nous servant de la perception interne de nos propres états, nous sommes capables, jusqu'à un certain point, de les reproduire ; et quand nous contemplons le monde historique, cette représentation s'accompagne d'amour et de haine, de joie passionnée, de toute la gamme de nos états affectifs (...). La nature nous est étrangère. Elle reste pour nous

quelque chose d'extérieur. C'est la société qui est notre monde.

En un mot la compréhension est une expérience d'interprétation des consciences : « La compréhension consiste à retrouver le Je dans le Tu » (Dilthey, 1927 : 191, cité par Gusdorf, 1974 : 458). Quant à la méthode à employer ce ne saurait être pour Dilthey que la biographie, seule capable de prendre en compte l'affirmation globale de la vie personnelle. L'anthropologie et la psychologie sont les outils indispensables du biographe : non point ces pseudo-sciences élaborées en laboratoire par les tenants du positivisme, abstraction faite de l'historicité de l'existence, mais plutôt des pratiques ouvertes aptes à rendre à chaque existence le sens qui lui est propre.

L'interpénétration des consciences ne va cependant pas de soi, elle appelle un fondement métaphysique. Cette méthode compréhensive, selon laquelle tout contenu de conscience est accessible du dedans à tout sujet humain qui voudra bien le reproduire pour lui-même, se fonde nécessairement sur le postulat d'une nature humaine à valeur d'essence, qui se perpétue et s'exprime à travers la diversité des actions humaines. Dilthey explique d'ailleurs la permanence des « systèmes de civilisation », qui sont des « systèmes de fins », par l'existence d'une « volonté générale » enracinée dans une nature humaine universelle (1942 : 62) :

L'existence humaine étant très limitée, les besoins qui ont leur origine dans la nature humaine ne peuvent être satisfaits par l'activité isolée de l'individu ; ils ne peuvent l'être que par la division du travail et grâce à l'héritage que nous recevons des générations précédentes. Un tel résultat n'est possible que si la nature humaine reste semblable à elle-même, et si en elle existe une raison qui embrase d'un coup d'oeil toutes ces fins et qui les sert.

Il faut voir une corrélation étroite entre la définition de l'objet unique englobant les sciences humaines

comme totalité fermée, et cet essentialisme de la nature humaine. Dilthey découvre que l'humanité a une histoire, qu'elle produit des oeuvres qui s'offrent au regard rétrospectif. Tout son effort est pour nier toute opacité à cette objectivité de l'histoire humaine. L'homme peut récupérer et se réapproprier ses oeuvres passées, car l'homme est fondamentalement partout le même : « C'est cette identité de l'esprit dans le Je, dans le Tu, dans chaque sujet d'une communauté, dans chaque système culturel, enfin dans la totalité de l'esprit et de l'histoire universelle qui rend possible l'interaction de tout ce qui s'accomplit dans le domaine des sciences humaines » (cité par Gusdorf, 1974 : 458).

Deux remarques s'imposent ici :

1. Les thèmes métaphysiques et les renvois à une anthropologie de l'homme sont ici patents, tandis que le retour actuel du sujet se dispense du renvoi à ce fondement et, corollairement, ne me paraît pas être un antinaturalisme. On invoque bien sûr les « droits de l'homme », mais non une essence humaine opposable par principe à une nature étrangère. Tout se passe comme si le complexe séculaire des sciences humaines face aux sciences naturelles et aux modèles que l'on y croyait à tort prévalents (monisme et positivisme) était aujourd'hui apprivoisé. Les sciences naturelles ont perdu leurs prestiges, n'apparaissant plus ni comme modèle obligé ni comme repoussoir. Peut-être s'est-on rendu compte que le positivisme honni n'y a plus cours (l'indéterminisme quantique étant passé par là). Or il y a là, me semble-t-il, une occasion nouvelle et une chance à saisir. Peut-être trouve-t-on enfin réunies les conditions d'une collaboration située par delà tout mimétisme ou tout rejet, l'un et l'autre stérilisants. Je veux ici faire référence en particulier aux travaux de I. Prigogine (Prigogine et Stengers, 1979) sur la thermodynamique de non-équilibre et

aux leçons que lui-même en tire sur l'étude du social. En admettant le principe du hasard au niveau des particules, on voit que tous les systèmes, dit Prigogine, contiennent des sous-systèmes qui sont continuellement « fluctuants ». Il se peut, à la faveur d'un feed-back positif, qu'une seule fluctuation, devenue assez forte, détraque l'organisation préexistante. À ce point privilégié, appelé « moment singulier » ou « point de bifurcation », il est impossible de prévoir la direction que prendra le changement, de dire si le système va se désintégrer (entropie) ou si au contraire il va accéder à un niveau d'ordre supérieur nouveau appelé « structure dissipative ».

Ce nouveau paradigme prouve que le chaos, par d'infimes fluctuations-bifurcations, permet le jaillissement de nouvelles organisations complexes ; il souligne l'importance capitale du temps irréversible : flux et devenir. Il y a là un effort de pensée, relativement à la néguentropie, à la temporalité irréversible et à l'aléatoire, susceptible d'avoir des applications productives pour l'étude des systèmes sociaux qui se trouvent en état de déséquilibre pour diverses raisons : afflux nouveau d'immigrants, disparition soudaine des taux de change, croissance urbaine, etc. (M. Serres a utilisé ce modèle dans son étude sur la fondation de Rome, parue en 1983). Ces applications sont d'autant plus souhaitables que l'impré-

visible et l'aléatoire sont situés aujourd'hui, on l'a vu, au cœur de la socialité : il va bien falloir, tout de même, en venir à les penser. Je regrette, à cet égard, que la seule allusion à Prigogine dans le dossier (article de G. Thill) ne fasse état que des risques d'apprivoisement rationaliste par le formalisme mathématique. Peut-être, au contraire, ce nouveau type de pensée nous sortira-t-il de ce sempiternel et vicieux débat entre un positivisme caricatural singeant une fausse image des sciences de la nature, et un idéalisme affirmant par principe le caractère irréductible des faits sociaux aux méthodes rigoureuses de la science. Ces positions se sont, tout au long de l'histoire, autogénérées mutuellement.

2. Affirmation du sujet et de son caractère irréductible, approche par l'intersubjectivité, compréhension et saisie du dedans, importance de la biographie (etc.) : en faut-il plus pour marquer que l'école historique allemande, creuset de l'herméneutique compréhensive en sciences humaines, fondait non seulement les notions et concepts mais également les méthodes des explorations actuelles ? On peut donc déplorer à cet égard le manque d'épaisseur historique du dossier. Car rien n'est plus éclairant pour l'affinement de ces notions, concepts et méthodes que le retour critique à leurs sources historiques, surtout si et là où ces sources ont fait problème. On sait par exemple à quel traitement la sociologie compréhensive a été soumise chez Max Weber. Pour conférer à la « compréhension » la rigueur objective voulue, il a cherché à la contrôler par les autres méthodes ordinaires de l'implication causale avant qu'une interprétation, si évidente soit-elle, devienne une « explication compréhensible », le tout fondé sur la célèbre distinction entre « jugement de valeur » et « rapport aux valeurs » (1965 : 377-378). On sait aussi que, de son côté, L. Gold-

mann, rappelant qu'on a trop souvent défini la compréhension par l'identification affective, par la sympathie, l'empathie, etc., note que ces facteurs, dont il ne nie pas l'importance, « restent cependant des relations extérieures à une opération intellectuelle qui se définit très rigoureusement comme description des relations essentielles qui relient les éléments d'une structure ». Il en vient à conclure, tout net, que « dans cette perspective (le structuralisme génétique), l'explication n'est pas un processus différent de la compréhension » (1973 : 1008).

Pouvait-on par ailleurs ignorer, parlant de phénoménologie, les travaux de Merleau-Ponty, qui déjà voilà bientôt un demi-siècle tentait, dans le sillage de Husserl, d'introduire l'intentionnalité phénoménologique dans les sciences humaines ? Et qui d'avance répondait à toute tentation comme celle (ironique) de Médam, cité plus haut, en exergue, de substituer la carte au territoire ? À ignorer l'histoire (des sciences) on risque de bégayer ses concepts.

Tels sont, me semble-t-il, quelques pistes et prolongements que pourrait prendre, dans deux ou trois ans, un « Savoirs en crise II ». Mais y en aura-t-il un ? À en juger par la sérénité prospective des uns et par l'alacrité joyeuse des autres, on peut en douter. Ah que la crise est jolie ! Malgré les « flottements, incertitudes, désarroi, vide, piétinements » évoqués dans la présentation du dossier, je n'ai pas vu beaucoup de désolation et d'états d'âme. Serait-on dans un processus de sortie de crise ?

Marcel Rafie  
Département de sociologie  
Université du Québec à Montréal

## NOTES

<sup>1</sup> Et ça n'est pas fini. La revue *Sociologie du sud-est* (Université de Provence) annonce la parution prochaine d'un numéro thématique sur les transformations des connaissances.

<sup>2</sup> « Interprétation des données dans les recherches qualitatives », Colloque de l'Association sur la recherche qualitative, tenu à Trois-Rivières le 31 octobre 1986.

## Bibliographie

- BERNIER, Léon et Isabelle PERREAULT. 1986. *L'Artiste et l'oeuvre à faire*. IQRC.
- BERTAUX, D. 1980. « L'approche biographique : sa validité méthodologique, ses potentialités », *Cahiers internationaux de sociologie*, LXIX.
- BERTAUX, D. 1985. « L'imagination méthodologique », *Recherche sociologique*, 16, 2 : 274.
- DILTHEY, W. 1927. *Gesamelte Schriften*. Leipzig, Teubner, t. VIII.
- DILTHEY, W. 1942. *Introduction à l'étude des sciences humaines*. Paris, PUF, traduit par Louis Sauzin.
- DILTHEY, W. 1947. *Le Monde de l'esprit*. Aubier, t. 1, traduit par Remy.
- FERRAROTTI, F. 1979. « Sur l'autonomie de la méthode biographique », dans J. DUVIGNAUD. *Sociologie de la connaissance*. Paris, Payot.
- GODELIER, M. 1982. *Les Sciences de l'homme et la société*. Paris, La documentation française.
- GOLDMANN, L. 1973. « Épistémologie de la sociologie », dans A. PIAGET, dir. *Logique et connaissance scientifique*. Paris, Gallimard.
- GUSDORF, G. 1974. *Introduction aux sciences humaines*. Paris, Les Belles Lettres.
- HAYEK, F.A. Von. 1953. *Scientisme et sciences sociales*. Paris, Plon, traduit par M. Barre.
- PRIGOGINE, I. et I. STENGERS. 1979. *La Nouvelle Alliance*. Paris, Gallimard, « Folio ».
- SERRES, M. 1983. *Rome. Le livre des fondations*. Paris, Grasset.
- WEBER, M. 1965. *Essais sur la théorie de la science*. Paris, traduit par Julien Freund.